Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 26 (1893)

Artikel: Le pessimisme et les pessimistes

Autor: Millioud, Maurice

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379532

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PESSIMISME ET LES PESSIMISTES

PAR

MAURICE MILLIOUD [1]

Le pessimisme est un des hôtes les plus étranges de la pensée moderne qui en a tant accueilli et de si divers. Etrange par ses allures, par ses prétentions, par ses triomphes même. Il s'est présenté sous les dehors d'un autre âge et d'une race exotique. Il nous a prêché les idées, les sentiments, les pratiques de l'Inde ancienne. En même temps, ce pélerin bouddhiste s'accommodait avec une rare souplesse aux tendances, aux préjugés de notre époque ; sans quitter le froc du yoghi on l'a vu revêtir la toge doctorale de l'Occident. Pour nous convertir au nirvanâ, il s'est mis à parler physiologie, biologie, zoologie, physique. Les mots qui nous séduisent lui ont été familiers dès le premier jour, ceux d'analyse, de science, de méthode expérimentale. Il s'est fait écouter à la longue, et s'est propagé. On raconte que Schopenhauer, le fondateur de l'école en Allemagne, eut grand'peine à faire accepter à l'éditeur Brockhaus son ouvrage capital : *le Monde considéré comme volonté et comme représentation*. Ce livre, lui écrivait-il en provoquera des centaines d'autres. Le mot était orgueilleux, mais Schopenhauer avait raison. La bibliographie du pessimisme, en ce qui concerne Schopenhauer seul est aujourd'hui considérable. Ses œuvres ont depuis longtemps dépassé le

[1] Leçon inaugurale faite à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne le 11 novembre 1892 par Maurice Millioud, privat-docent.

en ce qui concerne la France. Le romantisme eut, dès l'origine, plusieurs foyers distincts. Mais ce qui est curieux à constater c'est précisément qu'en suivant le cours naturel de leur développement, des littératures aussi différentes que celles de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, se soient rencontrées dans des aspirations et des tendances communes.

Le pessimisme contemporain est apparu de la même manière. En regardant de près on le voit représenté d'abord par quelques penseurs et quelques poètes isolés. Schopenhauer et Leopardi débutèrent à peu près à la même date, vers 1818, l'un en Allemagne, l'autre en Italie ; ils ne se connurent probablement pas. L'Angleterre avait Byron qui les ignora tous deux.

Dans la seconde moitié de ce siècle leur plainte est reprise sur tous les tons et dans plusieurs langues. En France par exemple, quoiqu'il n'y ait pas à proprement parler d'école pessimiste, Mme Ackermann et M. Leconte de Lisle ont proclamé avec une rare vigueur le dégoût de la vie et l'attrait du néant. De plus, ce qui avait fait exception, ce qui avait été l'originalité de quelques hommes, devient un lieu commun de la littérature. On a la menue monnaie du pessimisme, qui circule librement où le gros livre ne trouverait pas accès. Au théâtre, dans le roman, dans le journal parfois, les débats qui ont agité les classes supérieures prennent corps, et viennent à la connaissance de la jeunesse. On se souvient de la mode de désenchantement qui sévissait il y a peu d'années.

Qu'est-ce donc que ce mal, dont la contagion nous a menacés ? D'où provient-il ? Quelle en est la portée ? On l'aurait compris dans une époque de décadence ou d'asservissement. Mais en plein dix-neuvième siècle, quand tous les horizons s'élargissent, quand les rêves de nos aïeux sont à certains égards dépassés ; dans un siècle de création et d'activité, où les découvertes se multiplient, où les sciences ont un essor prodigieux et promettent plus encore qu'elles n'ont déjà tenu, où le commerce et l'industrie ont pris une extension inouïe ; où le peuple, arrivé à la conscience de lui-même revendique et obtient ses droits dans presque tous les pays de l'Europe,

où tant de nobles causes ont triomphé, celle de l'affranchissement des esclaves, celle de la liberté de conscience, tandis que d'autres, par exemple celle de l'abolition de la guerre, qu'on aurait traitée de pure chimère autrefois, font leur chemin dans l'opinion ! C'est à ce siècle qu'il était réservé d'entendre des cris d'amertume et des imprécations qui n'avaient pas retenti même aux jours les plus sombres de l'histoire ; de voir prononcer la condamnation radicale de la vie dans sa source et dans toutes ses manifestations. Fait singulier, c'est l'Allemagne qui fournit le plus de voix dans ce concert du désespoir; non pas l'Allemagne morcelée, humiliée, impuissante d'il y a cent ans, mais celle de 1820 et de 1870. C'est en plein triomphe, dans le temps de sa reconstitution et de son hégémonie qu'elle a été saisie de ce violent accès de pessimisme.

Il est surprenant qu'en de telles circonstances, le procès de la vie, instruit par des esprits distingués n'ait pas abouti à un acquittement, et que leur doctrine attristante ait reçu un accueil si empressé.

Faut-il conclure de leur succès à la vérité de leurs principes ? Le fond de notre nature est-il réellement une inquiétude sourde, sans apaisement; ces grandes causes auxquelles notre époque s'est attachée avec une ferveur religieuse, la civilisation, la science, le progrès, sont-elles un leurre ? Quel est enfin l'avenir de cette école qui a forcé l'attention quand tout devait lui présager une défaite ? De semblables crises se renouvelleront-elles, deviendront-elles plus fréquentes ? Après chacun de ses élans l'humanité retombera-t-elle sur elle-même, dans le sentiment de la vanité universelle, et finira-t-elle par se convaincre du vice irrémédiable de l'existence ?

Ou bien essaierons-nous une explication plus consolante ? Nous pourrons étudier dans le pessimisme un simple cas de pathologie mentale, comme le fait M. Sully ; nous pourrons avec M. Caro le considérer comme une maladie produite par des causes accidentelles, y voir tout ensemble la réaction de certains instincts d'une race, refoulés par la pression des événements, et la conséquence de certaines négations ; M. Foucher de Careil a même écrit tout un livre pour prouver cette

thèse naïve que la métaphysique allemande telle qu'elle s'est développée à partir de Kant, devait s'acculer d'elle-même au pessimisme. Ou bien encore, nous aurons la ressource de soutenir que le pessimisme est le propre de certaines races, comme on l'a prétendu des Hindous ; à moins que nous n'insistions avec M. Guyau sur ce qu'il a de tout individuel et de personnel.

Jetons un coup d'œil sur le passé ; peut-être ses enseignements nous faciliteront-ils le choix entre tant d'opinions contradictoires.

Tous les âges ont eu leurs souffrances, mais on peut souffrir et n'être pas pessimiste. Le vieux sol de l'Asie a vu des migrations, des fluctuations humaines, des bouleversements que nous avons grand'peine à nous représenter. Sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, au pied de l'Himalaya, des dominations prodigieuses se sont élevées puis écroulées au milieu d'atroces tueries. La vie a dû être longtemps ce qu'elle redevint à Paris sous la Terreur. Mais on ne la maudissait probablement pas. Pour que le problème de l'existence se pose en termes généraux il faut un éveil de la réflexion qui implique un calme et une stabilité relatives. Ce n'est pas dans ses grandes tourmentes que l'humanité est la plus triste ni la plus découragée. La période la plus brillante de la Grèce est celle où la guerre du Péloponèse continuait les guerres médiques. Rome eut son plus bel éclat littéraire au milieu des convulsions de la République et des proscriptions de l'empire. Le Dante en Italie, Milton, en Angleterre, en France Chénier, en Allemagne Gœthe, Schiller, Kant, illustrent des époques particulièrement orageuses.

Avant et après ces tempêtes, quand on les pressent et qu'on frissonne, ou quand on les revoit en souvenir et que leurs épisodes les plus tragiques se présentent ensemble à l'imagination et l'écrasent pour ainsi dire de leur masse, c'est alors que l'âme se replie sur elle-même pour se soustraire aux chocs extérieurs ; c'est alors aussi que l'esprit, généralisant des impressions jusque-là isolées conclut au vice de l'existence.

Le pessimisme se produit d'ailleurs dans des circonstances

et sous des formes très diverses. Dans l'un des plus anciens documents où nous le trouvions nettement accusé, il surgit comme un problème religieux. Je veux parler de ce poème de Job, qui porte les marques d'une haute antiquité et dont la partie essentielle remonte peut-être à plus de mille ans avant notre ère. Ruiné tout d'un coup, frappé dans sa famille par un désastre, en proie à un mal hideux, Job élève son cri vers le ciel. Fort du sentiment de sa justice et de la pureté de sa vie, il demande pourquoi la colère divine ne l'a pas épargné. Dans la conception hébraïque, en effet, Dieu, le seul auteur des événements, en dirige le cours pour rétribuer sur cette terre déjà le vice et la vertu. Le malheur était donc le signe indéniable de la culpabilité ; le succès constituait une preuve certaine de droiture et d'intégrité. On ne pouvait manquer d'apercevoir l'insuffisance de cette explication. Le vice n'est pas toujours puni dans ce monde; la vertu n'y est pas toujours récompensée. Dès lors la question de la souffrance se posait à nouveau. Job guérit, secoua ses haillons et recouvra sa prospérité ; il posséda six mille chameaux et quatorze mille brebis mais cela ne résout point le problème. C'est dans le prologue du poème que l'auteur propose sa solution : la souffrance du juste a pour but de mettre sa fidélité à l'épreuve. La pensée inspiratrice du livre est donc une pensée consolante ; cependant on ne trouverait guère parmi les pessimistes modernes eux-mêmes des accents plus douloureux ni une peinture plus vigoureuse de la misère humaine. Schopenhauer développera plus tard sans parvenir à leur donner plus d'éclat quelques-uns des arguments du sage hébreu. Mais Job ne prend pas son parti de la condition déplorable de l'homme; il proteste jusqu'au bout; voilà ce qui le rend si dramatique; sa révolte est celle d'une âme énergique qui refuse de se plier à la loi brutale du malheur et lutte contre tout espoir. Il triomphe d'une contradiction que les données de la théologie israélite de l'époque rendaient insoluble, celle du fait et du droit, de son malheur qui semblait l'accuser et de sa conscience qui malgré tout l'absolvait. Cette contradiction, il la surmonte par des élans magnifiques qui lui font devancer sur plusieurs points le développement

de la pensée juive. Ainsi le pessimisme, ou tout au moins l'expérience des tristesses de la vie, intervenant chez l'homme en pleine jeunesse du cœur, en pleine vigueur de la conscience, peut devenir un ferment précieux d'activité intellectuelle et morale.

La littérature hébraïque contient un autre livre plein de sentences désolées. On en a fait le code du scepticisme désenchanté. Cependant il a moins de portée que le poème de Job parce qu'on n'y retrouve pas la tragédie de la conscience aux prises avec la réalité. La méditation de l'Ecclésiaste perd en profondeur ce qu'elle gagne en étendue. Il a appliqué son cœur à tout ce qui se fait sous le soleil. Ici la réflexion ne creuse plus un cas individuel, elle embrasse toutes les relations sociales ; mais aussi elle ne sonde plus les causes dernières de la souffrance, elle ne pousse point jusqu'au principe des choses. Supposez que l'auteur de Job n'eût pas trouvé de solution au problème qu'il discute avec tant d'âpreté ; il eut été contraint de faire remonter le mal jusqu'à Dieu lui-même et par suite de condamner toute existence dans sa source. Celui qui se borne à considérer les rapports des hommes entre eux n'arrive pas nécessairement à ces conclusions absolues.

On dit que les hommes politiques finissent souvent par le mépris de l'humanité, à moins qu'ils n'y atteignent d'emblée comme Machiavel. Mais les compensations après tout ne leur manquent pas. Sylla, ayant abdiqué goûta la paix des champs ; Marc-Aurèle accablé du poids de l'Empire puisait la sérénité dans la méditation philosophique ; d'autres se sont réfugiés dans la société des animaux et dans le commerce d'un petit nombre d'amis à peu près fidèles, comme Louis XI derrière les grilles de son château de Plessis-les-Tours ; ou bien, comme Charles-Quint au monastère de St-Just, ils ont cherché le repos dans l'habitude d'une vie régulière et calme. Ceux-là même que la fortune a précipités du faîte, peuvent espérer de son inconstance autant qu'ils en ont souffert. C'est là le point de vue de l'Ecclésiaste. Rien n'est nouveau sous le soleil, s'écriait-il. Ce mot n'est pas si triste qu'il en a l'air. Si vraiment l'histoire se répète, elle ramènera dans son cours inva-

riable les périodes brillantes comme les périodes ingrates; elle aura ses printemps après ses hivers. Ce livre paraît être de date relativement récente. Peut-être s'adressait-il aux Juifs sous le règne d'Hérode pour leur faire prendre en patience une situation qu'on était impuissant à changer. Le tyran de race étrangère outrageait doublement la conscience publique, par ses crimes et son hypocrisie, ordonnant des massacres et construisant un temple magnifique. Il représentait surtout l'avortement final du suprême effort des guerres de l'indépendance. L'élite de la nation perdait courage. La jeunesse se désintéressait des affaires, on laissait tout aller à la dérive, on s'abandonnait. Endurer le mal jusqu'à ce que les temps deviennent meilleurs, voilà le conseil de l'Ecclésiaste. Prenez les choses comme elles sont puisque vous ne pouvez faire autrement, mais réservez-vous pour l'avenir. Rien n'est nouveau sous le soleil, pas même la chute d'un oppresseur; tout est vanité, y compris les triomphes de la force; votre vie est vanité comme le reste, mais c'est une raison de plus pour en tirer bon parti. Evidemment il n'y a rien là d'héroïque; ce sont les préceptes de la sagesse commune; l'amertume de Brutus, niant la vertu au moment où il meurt pour elle nous émeut davantage. On peut donc se fonder sur l'exemple de l'Ecclésiaste pour soutenir que le pessimisme n'est qu'un phénomène accidentel et ne pèse guère dans la vie d'un peuple quand il provient des circonstances politiques et sociales. C'est qu'alors il n'engendre pas une disposition durable des esprits; il est résultat sans être cause; il n'influe en rien sur l'état de choses dont il est le produit et qui change peut-être au moment même où il lui donne une expression littéraire. Pour voir le pessimisme à l'œuvre c'est en Inde qu'il faut le prendre. Nulle autre part l'expérience n'en a été si complète. Il s'y est développé librement, sans restrictions, envahissant la religion, la philosophie, la vie publique et privée, développant ses conséquences dans la théorie et dans la pratique.

Il a si profondément pénétré cette nation extraordinaire qu'on dirait que le sol même en est imprégné et l'exhale naturellement. M. Max Müller, par exemple, le considère presque

comme un trait particulier de la race hindoue. Je dis presque, car l'illustre orientaliste est de ceux qui savent résister à l'attrait des généralisations arbitraires, il n'est pas complice de l'abus qu'on fait aujourd'hui du mot de race. L'Hindou, en effet, n'a pas toujours considéré le monde comme un enfer. Les Védas, ses plus anciens documents, conçoivent les dieux comme des êtres bienveillants pour la plupart, gourmands si l'on veut, mais très désireux de lui rendre la vie facile, se battant contre les nuages pour les forcer de laisser tomber la pluie sur ses moissons, l'assistant dans ses rudes combats contre les premiers habitants du pays qui mettaient de la mauvaise grâce à se retirer devant lui. Après la mort il s'en allait dans les astres, paradis lumineux et pur, bien plus désirable que les salles de festins, inondées d'une lourde bière et pleine de bruit des armes, qu'ont imaginées les peuples germaniques.

Vers le sixième siècle avant notre ère, et même plus tôt, pendant la période du brahmanisme, tout change. On a une conception de la vie absolument désolée. La terre est un gouffre de misères, l'immortalité même n'offre plus de consolation. La nation est divisée en quatre castes qui sont quatre échelons de l'orgueil et de l'oppression. La religion ajoute tout son poids aux iniquités de l'état social ; elle enseigne que la condition présente d'un homme résulte de sa conduite dans une série d'existences antérieures ; le misérable ne mérite donc point de pitié et ne peut espérer de changement à son sort que dans une de ses vies futures. L'ascétisme, les macérations, le jeûne, telle est la seule voie d'affranchissement. La moindre souillure, même involontaire, produit des effets terribles et peut faire rétrograder jusque dans le dix-septième cercle de l'enfer un sage qui touchait à la délivrance. A force de renaître et de souffrir, certains hommes conquièrent le repos final. Mais c'est une béatitude négative, c'est la perte de la conscience, de la personnalité, le retour au sein de l'essence universelle.

Fait singulier, quand une réaction se produisit on ne secoua les doctrines du brahmanisme que pour en adopter de plus

désespérées encore. Le bouddhisme fit justice du préjugé des castes, mais ce fut en prêchant l'égalité des hommes devant la mort et le néant, au lieu de les unir dans l'attente d'une destinée supérieure. Le pessimisme trouve alors sa vraie formule : le mal c'est l'existence.

Quand le Bouddha, jeune encore, eut rencontré selon les oracles un vieillard décrépit, un malade tordu par d'atroces douleurs, un cadavre repoussant, puis un vénérable ascète, il quitta son palais royal, gagna les bords du Gange, puis ayant jeté sous le figuier sacré huit poignées de gazon, il s'assit et médita pendant sept semaines. Quatre-cent millions d'hommes vivent encore du fruit de ces réflexions.

La douleur est inséparable de l'existence ; l'existence provient des passions qui provoquent la naissance de nouveaux êtres ; l'extinction des passions conduit à celle de l'existence ; pour extirper les passions il faut la claire connaissance de leurs effets, c'est-à-dire la science, et le renoncement, c'est-à-dire la vertu.

Ces quatre principes fondamentaux du bouddhisme reposent sur une métaphysique subtile. On est aujourd'hui à peu près certain que le Bouddha s'est inspiré des doctrines du fameux Kapila, que les Hindous vénéraient au point de lui attribuer une origine divine. Déification surprenante puisque ce philosophe était un matérialiste. Il croyait que le fond de toutes choses était constitué par la matière éternelle et infinie, qui produit les objets particuliers, grâce à des associations momentanées avec une sorte de principe intelligent, éternel aussi. Le mal incurable du monde vient de ces unions incessantes que la science peut seule empêcher.

On le voit, le pessimisme bouddhiste porte un caractère nettement philosophique. Il faut franchir plusieurs siècles pour retrouver dans l'histoire un équivalent de ces funèbres théories. C'est en Grèce qu'il se rencontre, ou tout au moins dans la civilisation hellénique, vers le troisième siècle avant notre ère.

Dire que la littérature grecque n'a pas ignoré la tristesse serait un lieu commun : il n'y a pas de littérature sans larmes.

Mais elle n'a rien poussé à l'extrême. Homère gémit sur la race misérable des mortels, mais il nous montre Achille aux enfers enviant le sort des plus malheureux parmi ceux qui voient la lumière du jour. Hésiode, les gnomiques, les poètes dramatiques surtout, ont des tirades contre l'existence ; ces passages cependant n'expriment pas des conclusions définitives. Même dans certains drames de Sophocle et d'Euripide, d'où se dégage une tristesse poignante, l'idée générale n'est pas la condamnation de la destinée ; le malheur est plutôt considéré comme la sanction d'une justice implacable dont les arrêts s'accomplissent infailliblement. Les crimes des ancêtres souillent toute une famille et seront expiés tôt ou tard, fût-ce par les derniers rejetons de la race. Cette pensée avait déjà trouvé sa formule dans le décalogue : elle pénètre de part en part la littérature hébraïque, qui n'en est pas moins optimiste au point d'attirer les foudres de Schopenhauer. Les plaintes amères de quelques philosophes grecs nous sont parvenues, il est vrai. Héraclite expliquait le monde par une évolution éternelle, et ce rythme constant de la naissance et de la mort, cette mobilité perpétuelle d'un principe qui reste identique à travers tous ses changements, cette absence de but et de terme lui inspire une profonde mélancolie. Un peu plus tard Empédocle modifia ces conceptions : tout est pluralité, désagrégation, division dans le monde actuel; il y a de l'inimitié en toutes choses sans quoi tout serait un. C'est la discorde qui a engendré l'espèce humaine. Le philosophe se lamente sur la douloureuse condition de l'humanité. « Les vivants se font avec les morts par le changement des espèces; que le genre des mortels est misérable ! Hommes, de combien de luttes et de gémissements vous êtes nés !... » Mais l'unité qui fut le point de départ de l'évolution en sera un jour le terme. L'union de tous les êtres, la réconciliation de la nature et de l'homme s'accomplira par l'amour.

Le pessimisme absolu compte cependant un représentant dans l'histoire de la pensée grecque. Le fameux Hégésias, de l'école Cyrénaïque, professait avec éclat à Alexandrie, trois siècles avant notre ère. Il a écrit sous ce titre significatif :

ὁ ἀποκαρτερῶν (le désespéré) un livre éloquent où il s'ingénie à déduire de combien de façon la vie est mauvaise. Dans une école dont les maîtres recevaient en général un surnom, il porta celui d'avocat de la mort : Πεισι θάνατος. Cicéron, Diogène-Läerce et Valère Maxime nous donnent quelques détails sur lui ; comme tous les cyrénaïques il procédait de Socrate et des sophistes. Socrate avait considéré comme le but de la vie d'atteindre le bonheur par la raison ; Protagoras et les sophistes avaient d'autre part établi que l'homme est la mesure de tout, que rien n'est certain hors ce que nous sentons : les cyrénaïques essayèrent de fonder la recherche du bonheur sur la sensation individuelle et passagère. Poser le problème en ces termes c'était le rendre insoluble ; il ne faut pas nous étonner qu'Hégésias ait abouti à des conclusions négatives. Négatives, elles le furent entièrement ; il déclarait le bonheur tout à fait impossible, inaccessible, tellement que la vie n'avait pas pour but de réaliser un bien positif mais de fuir la douleur. Le vrai sage devait prendre la vie avec dédain, tout au moins avec indifférence. Hégésias eut, paraît-il, un succès retentissant, mais il n'a pas fait école, et la raison en est singulière : C'est qu'après l'avoir entendu ses disciples restaient si bien persuadés du malheur de l'existence qu'ils se donnaient la mort. Le philosophe voyait ainsi les effets de son éloquence dépasser ses prévisions les plus optimistes, et il aurait fini, à force de mérite, par faire le vide autour de lui si le roi Ptolémée effrayé de cette épidémie de suicides ne lui avait interdit de traiter son sujet de prédilection. Il était né trop tôt. Au temps de Cléopâtre et d'Antoine son influence eût été moins contrariée. La belle reine et le triumvir faisaient partie à ce qu'on rapporte d'un cercle de co-mourants qui, après avoir épuisé toutes les jouissances se déchargeaient du poids de la vie comme on rejette un fruit dont on a exprimé le suc. On mourait volontiers au premier siècle de notre ère ; on mourait avec une rare facilité et même avec élégance. Ce n'était pas par découragement, mais, pour beaucoup, par une sorte de raison d'art. L'épicurien surtout, ayant pris dans la vie une attitude raffinée, choisissant ses plaisirs, composant le menu de

son existence avec une recherche délicate, se réservait de quitter la table quand les mets n'excitaient plus son envie, et avant que le repas lui devînt à charge. En pratique on finissait par la conclusion d'Hégésias, mais on refusait de se désoler comme lui. Il y a des plaintes, en tout cas il y a de la tristesse dans le poème de Lucrèce, par exemple. Cependant le grand poète croit à l'avenir, à une amélioration de l'existence : il écrit pour purifier le ciel et la terre de tous leurs dieux et chasser ainsi l'une des terreurs de l'homme. Quant aux stoïciens, peut-on les appeler pessimistes? je ne le crois pas. Leur principe si fier : supporte, abstiens-toi, exprime si l'on veut une révolte contre le cours ordinaire des choses. Ce n'est pourtant pas désespérer que de se retrancher en soi-même, quand on y trouve un refuge inaccessible. De Zénon à Marc-Aurèle, tous les stoïciens auraient approuvé Posidonius d'Apamée qui s'écriait, dans les tortures aiguës d'un accès de goutte : O douleur, je ne confesserai jamais que tu sois un mal.

La décadence et la chute de Rome auraient pu déterminer une crise de pessimisme. Il n'en fut rien. Cet événement avait été précédé d'une transformation sociale et religieuse qui lui ôtait d'avance sa portée. Quand Rome tomba, le monde n'était plus romain ; surtout, il n'était plus païen. En faisant rayonner sur le monde des espérances jeunes et pures d'Immortalité bienheureuse, le christianisme offrit un puissant dérivatif aux idées sombres. A quelle conception se seraient arrêtés des hommes comme Pacôme, saint Antoine, les ascètes du premier âge et même Augustin, s'ils ne s'étaient réfugiés dans la pensée de l'éternité, voilà ce qu'il est difficile de dire.

Par contre, un courant de pessimisme circule à travers tout le moyen âge. Grégoire de Tours consigne avec une sécheresse sinistre les crimes atroces des princes et des peuples. D'autre part, il est vrai, le poème des Niebelungen qui nous apporte des échos de la même période, nous révèle une intensité de vie incomparable. On commettait des cruautés effrayantes, on massacrait, on se faisait tuer, moins par dégoût de la vie que par une brutale surabondance de sève, par un besoin d'action qui

poussait aux aventures. Un moment, aux approches de l'an 1000, le monde parut si mauvais qu'on crut qu'il allait finir : *Dies iræ, dies illa, solvet seclum in favilla.* — Ce refrain funèbre, ce glas, partait des couvents. Au fond, ceux qui se désolaient ainsi, étaient des gens que le tumulte des événements consternait et dont les besoins contemplatifs se trouvaient refoulés par la pression d'une époque violente. Voilà qui explique en partie la piété toute trempée de larmes des saint Bernard, des François d'Assise et de l'auteur de l'Imitation. Mais l'idéal mystique, qui leur faisait trouver le monde si désenchanté, adoucissait aussi et parfois transfigurait leur mélancolie. Les plaintes, les révoltes de l'âme s'éteignaient en général sous les voûtes des monastères et l'écho ne nous en est guère parvenu.

Dans l'âge moderne jusqu'à notre siècle, la pensée incline décidément vers l'optimisme raisonné ; elle y verse entièrement avec Leibnitz. Hobbes fait cependant exception. Il a parlé de la lutte pour la vie bien longtemps avant Darwin. Tous les instincts de l'homme se ramènent d'après lui à l'égoïsme. L'état naturel est celui de guerre, le droit naturel est celui du plus fort, et si la société subsiste c'est grâce à la monarchie absolue qui dispose d'un pouvoir assez écrasant pour imposer la paix. Hobbes a vu des temps troublés ; mais le spectacle du monde ne l'a pas seul conduit à ces doctrines. Il les déduit de principes généraux qui sont la matière et le mouvement. Il définit la sensation un mouvement du cerveau. La volonté n'est pour lui qu'un désir plus fort que d'autres, auquel nous obéissons nécessairement. Voilà d'où il tire par un simple effort de raisonnement sa morale et sa politique. Après lui plus d'un auteur a repris le thème qu'il a développé ; ce ne sont pas là néanmoins les symptômes d'une disposition générale des esprits ; le XVIIme siècle est une période d'équilibre, de calme. Le XVIIIme croit à la raison, au progrès ; on ne voit qu'hommes vertueux et simples, âmes sensibles ; même le vieux mot de charité ne suffit plus ; on le remplace par ceux de philanthropie et de tolérance ; sans doute, l'abbé Swift faisait pleuvoir le sarcasme, Voltaire égrenait ses boutades, Young épanchait au clair de la lune le flot de ses élégies éplorées, mais l'amertume

et le sentimentalisme ne firent école que plus tard et c'était en Allemagne que l'épidémie devait éclater. Gœthe la provoqua en publiant son Werther. Le succès prodigieux de ce livre traduit ou imité en peu d'années dans presque toutes les langues de l'Europe témoigne du malaise dont souffrait la bourgeoisie. Werther c'est l'ambition étouffée, la haine des inégalités sociales contre lesquelles on n'ose pas encore s'insurger ; c'est surtout le dérèglement de l'imagination. Il faut se garder de le confondre avec René, avec Obermann, enfin avec le type du mélancolique qui apparut à la suite de l'immense ébranlement produit par la révolution française. Leur trait commun, le principal, peut-être le seul, c'est d'être des déséquilibrés. Ils n'ont pas la même physionomie, ni le même langage, mais tous sont des égarés. Les petits événements, les moindres chocs de la réalité, ont en eux un retentissement démesuré. Devant la nature comme dans la vie ils sont passifs. Par leurs sensations désordonnées, par leur incapacité de réagir sur eux-mêmes, par cet abandon de l'être entier à des impulsions sans lien, ils constituent une classe à part. Leur pessimisme n'est sans doute qu'un état nerveux.

Il serait injuste, il serait faux de généraliser ce jugement et de l'appliquer à tous les pessimistes. Une conclusion évidente de l'esquisse historique que j'ai essayé de tracer, c'est que le pessimisme s'est produit dans une telle variété de formes qu'il est impossible de le considérer comme une exception dépourvue de portée générale et purement individuelle. S'il a été parfois l'expression d'un tempérament physique, d'un caractère mal fait, comme je le dirais volontiers de Chateaubriand, ou le produit de circonstances passagères, ce qui fut le cas chez Gœthe quand il composa son Werther, il a été le plus souvent tout autre chose. Voici par exemple ce qu'en disait Leopardi :

« Ce n'a été que par un effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés des mérites de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières et que l'on s'obstine à attribuer à ces circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir je vais protester contre

cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnements plutôt que d'accuser mes maladies. »

Le pessimisme provient-il du caractère physiologique ou psychologique d'une race? Le problème que nous agitons se résoudrait-il en une question d'ethnographie? Encore faudrait-il demander par quelles causes certains peuples ont désespéré de la vie et d'autres l'ont prise en bonne part. Mais cette recherche est inutile. Nous avons pu nous convaincre par l'examen des faits que la race qu'on nous donne pour la plus invinciblement optimiste, la race sémitique et spécialement le peuple hébreu, est fort loin d'avoir ignoré l'amertume du désenchantement. Il l'a connue, au contraire, et savourée à fond, car ce n'était pas seulement sur le bonheur que portaient les doutes de l'auteur de Job et des contemporains de l'Ecclésiaste, c'était sur le bien, sur la justice, sur le devoir. Quant aux races tristes, par où l'on entend le peuple hindou et d'une manière générale la race aryenne, ce n'est qu'au midi de leur carrière qu'on les a vues courber le front sous le fardeau de l'existence. Leurs débuts avaient été joyeux et pleins d'espoir. De plus le bouddhisme n'a subsisté qu'un moment à l'état de religion matérialiste, athée et pessimiste. Il ne s'est maintenu et propagé que par la divinisation du Bouddha et la prompte transformation du Nirvanâ en une sorte de paradis.

Une explication plus spécieuse serait de dire tout simplement que l'histoire a ses périodes fortunées et ses périodes ingrates, qu'elle a surtout ses moments de crise dans lesquels il n'est pas surprenant qu'on entende des plaintes aiguës. Seulement rappelons-nous la remarque que les faits nous ont suggérée : Les époques de tristesse en littérature et en philosophie ne coïncident pas exactement, tant s'en faut, avec celles où de grandes calamités politiques, sociales, physiques, ont dû émousser le plaisir de vivre.

C'est que le plaisir ou la peine nous viennent moins des circonstances en elles-mêmes que de la manière dont nous les apprécions. L'élément intellectuel, le raisonnement, l'idée, y entrent pour une part beaucoup plus considérable qu'on ne le

croit communément. Je ne puis m'arrêter aujourd'hui sur ce point, mais je voudrais au moins souligner un trait essentiel du pessimisme : presque toutes les fois qu'il est apparu, même en poésie, il a pris un tour philosophique. Il ne se produit guère sans être lié à des vues générales sur le monde, sur l'ensemble des choses. Ne nous étonnons pas qu'il ait aujourd'hui sa métaphysique — et même ses métaphysiques, car celle de M. de Hartmann n'est pas celle de Schopenhauer. — De tout temps, dans le bouddhisme, chez l'auteur de Job, chez les Grecs, chez Hobbes, sans parler de nos contemporains, le pessimisme s'est rattaché à une certaine conception de la nature, de l'univers, de l'essence. En nommant ces auteurs, je me suis efforcé d'indiquer brièvement les principes d'où ils tiraient leurs conclusions désespérées. En y regardant de plus près, on s'apercevrait qu'ils occupent en général, dans le développement de la pensée, le terme d'une ligne ; ils marquent le point d'arrêt d'une école. On trouverait aussi que le trait commun des systèmes qu'il achèvent et renversent à la fois, est ce qu'on appelle l'intellectualisme. Dans le bouddhisme, conséquent en cela avec les doctrines du brahmanisme comme avec celles de Kapilà, c'est par la science, par la connaissance intellectuelle qu'on atteint la délivrance. Hégésias nous fait assister à l'avortement de la dialectique de Socrate dans l'une de ses directions. Schopenhauer, malgré sa haine contre Hegel et son dédain pour Schelling, a fait consister le salut de l'homme dans une sorte d'intuition purement intellectuelle, dans laquelle nous nous détacherions entièrement du monde visible et où la pensée subsisterait seule, immatérielle, impersonnelle et inconsciente. Il ne serait pas malaisé de multiplier les exemples. Le matérialisme, le positivisme ont aussi abouti plus d'une fois au pessimisme. On pourrait soutenir non sans apparence de raison, que le pessimisme se produit comme la conclusion des systèmes qui font prévaloir avec abus la tendance théorique, scientifique de l'esprit humain sur les exigences de la pratique.

C'est par là qu'on peut juger de l'influence de la philosophie et particulièrement de la métaphysique, bien qu'elle ne soit

guère en faveur de nos jours. Parce qu'on n'en saisit pas directement les effets dans les événements quotidiens, on les nie, sauf à ouvrir des yeux pleins de surprise quand on les voit s'accumuler et s'imposer à l'attention. Etait-il donc besoin d'un grand effort de réflexion pour comprendre que le monde ne marche point au jour le jour, que la société est mue par des causes générales au nombre desquelles il faut compter en tout premier lieu l'opinion que l'homme se fait de lui-même, de sa nature, de sa destinée? A cet égard, les pessimistes contemporains ont rendu à la philosophie un service signalé. On leur a dit : vous n'êtes qu'un point dans l'infini et vous n'êtes pas même un point fixe; vous n'êtes qu'une forme transitoire, une sorte de moule dans lequel la réalité véritable que vous ne pouvez connaître, se prend aujourd'hui pour en changer bientôt; ou bien : vous êtes un assemblage de parties minuscules dont l'association se rompra demain sans que vous ayez votre mot à dire, à moins que vous n'aimiez les phrases inutiles ; ou encore : établissez une bonne nomenclature des faits qui se passent sous vos yeux et de ceux que vous pouvez atteindre à l'aide d'instruments délicats, comme le scalpel ou le microscope. Quant au reste, ne vous en inquiétez pas ; ce n'est point votre affaire. Ils ont répondu comme l'écrivain russe : je suis né par malheur un soir sombre, je mourrai par bonheur un beau matin ; ce sont là mes seules certitudes ; seulement, à voir le peu que je suis, j'aimerais mieux ne pas être ; finissons-en donc au plus vite, soit par l'ascétisme, soit par un suicide de l'humanité tout entière.

Ce discours est pour nous inspirer d'utiles réflexions. Quand un homme se plaint, on est fondé à induire qu'il souffre, et quand il souffre, qu'il est blessé en quelque partie de son être. L'explosion de pessimisme dans laquelle s'est achevée la première moitié de ce siècle, pourrait bien être un indice de ce genre. Par la voix de Schopenhauer, et de M. de Hartmann, c'est peut-être la nature humaine qui proteste contre des systèmes qui la mutilent dans un de ses organes vitaux.

L'homme qui réfléchit ne consent pas volontiers à n'être que le jouet de forces écrasantes, ou l'instrument d'une évolution indéfinie dont il ne retirera rien. Il prétend s'appartenir à lui-

même, avoir une valeur par lui-même; c'est de là qu'il fait dépendre le prix et la dignité de la vie. Le mérite des pessimistes sera peut-être, sans qu'ils s'en rendent compte, d'avoir attiré l'attention sur ces exigences inassouvies, si ouvertement contradictoires avec certaines tendances de la pensée contemporaine qui les dédaigne sans les expliquer. Enfin, poser la question du prix de l'existence, c'est en définitive opposer aux prétentions de la théorie les droits de la pratique; c'est rappeler cette vérité capitale trop souvent méconnue, que la science, la philosophie ne constituent pas un but par elles-mêmes, qu'elles sont un moyen et que ce moyen doit servir à quelque chose.

Vous le voyez, messieurs, il est impossible de porter un jugement équitable sur les œuvres et les hommes dont nous aurons à nous occuper sans tenir grand compte de ce qui les a précédés immédiatement. Les systèmes pessimistes sont comme les blocs ératiques de nos vallées, isolés et arides au milieu d'une fraîche verdure. La végétation s'arrête à leur pied. A peine quelques mousses jaunies ou quelques touffes de fleurs s'accrochent à leurs aspérités ou s'enfoncent dans leurs crevasses. Pourtant les mêmes causes qui les ont précipités à cette place ont produit tout à côté les vergers et les champs. Sont-ils le présage de ruines futures ou les témoins de révolutions accomplies sans retour? Ce problème est agréable à débattre quand le présent du moins offre quelque sécurité.

Pour l'aborder avec vous j'ai cependant besoin de toute votre indulgence et je prends la liberté d'y faire vivement appel. La philosophie a de réels agréments; elle passionne ses fidèles; mais elle exige souvent une tension d'esprit difficile; elle nous oblige parfois de sortir entièrement de notre manière habituelle de voir et de raisonner. Et puis l'expérience, la sûreté de jugement, la précision et la richesse du détail unies à l'ampleur des conceptions générales ne sont pas des qualités communes; pour ma part je ne saurais y prétendre. Ce que j'ose vous promettre, c'est un effort sincère; permettez-moi de vous demander en retour un peu de cette bienveillance dont vous avez, j'en suis sûr, une abondante réserve.